

Redha Moali

## « L'idée même d'une collection m'effraie ! »

Trader surdoué, il a laissé la City de Londres pour devenir entrepreneur et mécène à Marrakech. Dans la vallée de l'Ourika, il a fondé il y a deux ans un lieu unique en son genre : un hôtel « équitable » et une résidence d'artistes.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE AUBLANC

**D**ar Al-Ma'mûn existe depuis à peine deux ans et vous êtes déjà un acteur important dans la région. Comment expliquez-vous cette réussite ?

**Redha Moali :** Parce que nous sommes les seuls à faire ce que l'on fait ! (Rires) Plus sérieusement, la construction de Dar Al-Ma'mûn a répondu dès le départ à une exigence : réunir une équipe de professionnels autour d'une démarche interdisciplinaire. Omar Berrada, qui dirige le pôle littéraire et le centre de traduction de Dar Al-Ma'mûn, a longtemps travaillé comme programmeur au Centre Pompidou, et Julien Amicel, qui a participé à la création du Point Ephémère à Paris, développe une réflexion sur les résidences d'artistes depuis dix ans. Ce sont des gens identifiés par le milieu et qui possèdent un vrai savoir-faire. Ensuite, il y a eu notre volonté commune d'investir un segment encore vierge au Maroc, le champ des résidences

et des processus de création. C'est un domaine qui intéresse moins le grand public mais qui nous permet de nous concentrer sur la scène émergente, de soutenir des intellectuels et des artistes dont l'efficacité économique ne se traduit pas

### Une volonté d'investir un segment encore vierge au Maroc : les résidences et les processus de création.

en termes monétaires, mais qui produisent des choses essentielles pour la société. C'est un choix philosophique, le moteur de notre démarche. Comme nous sommes peu nombreux à travailler sur ces problématiques, nous avons rapidement été reconnus sur ce créneau.

### Vos résidences d'artistes attirent le monde entier...

Dès le début, on a souhaité s'ouvrir à la création mondiale en développant une vocation internationale. Sur ce point, la réussite est totale. En mars, la dernière commission de sélection a reçu 755 candidatures en provenance d'une cinquantaine de pays. On a même reçu une candidature des Iles Grenadine !

### Sur quels critères choisissez-vous les candidatures ?

La sélection se fait suivant le portfolio de l'artiste et le projet qu'il présente. Cette dernière partie est essentielle. Il nous est arrivé de refuser de bons artistes mais dont le projet ne nous semblait pas abouti.

### Un projet abouti, ça ressemble à quoi ?

Il doit avoir une portée universelle tout en se construisant de manière contextuelle.

En Afrique et au Maghreb, l'ascendant du contexte social sur les artistes conduit à une création plus politique



## En Afrique et au Maghreb, l'ascendant du contexte social sur les artistes conduit à une création plus politique



**Scoll Acosta,**  
vidéo,  
réalisée en résidence,  
été 2012

► Quand on voit le projet, on doit pouvoir se dire : « C'est impossible de le réaliser ailleurs ». Il faut aussi qu'il réponde à des questionnements majeurs. Ce qui est intéressant avec le processus de sélection, c'est qu'il nous permet d'identifier des tendances qui se dessinent de manière géographique avec des distinctions très fortes suivant les territoires. Au Sud, les travaux sont engagés socialement et politiquement. Au Nord, c'est nettement plus formaliste, même si la crise économique tend à reformuler la façon dont les artistes s'expriment.

### **Vous recherchez un équilibre ?**

Non, ce n'est pas notre rôle, on ne fait que constater. La question des quotas s'est posée, mais on l'a finalement abandonnée. Il y avait un réel risque de biaiser la sélection

et de valider des candidatures au rabais uniquement sur des critères de nationalité.

### **Comment expliquez-vous que les artistes du Sud soient plus politisés ?**

Si je prends l'exemple du Maghreb et des pays d'Afrique subsaharienne, ce sont des territoires où se manifestent des manques structurels majeurs, que l'on déplore, mais qui obligent à la réinvention permanente. Cet ascendant social du contexte sur le travail des artistes les conduit généralement à une création plus « politique ».

### **Pourtant, les artistes qui participent aux résidences viennent en majorité de pays occidentaux...**

Parce qu'ils sont mieux formés et possèdent une vraie culture théorique, ce qui fait encore défaut à de nombreux artistes

du Maghreb et d'Afrique. Je connais beaucoup d'artistes qui n'ont jamais entendu parler de Rosalind Krauss (critique américaine d'art moderne, ndlr).

### **C'est un constat qui s'adresse aussi aux artistes marocains ?**

Le Maroc regorge d'artistes prometteurs mais dont l'identité a besoin de s'affirmer à travers un travail théorique. Aux Etats-Unis et en Europe, ce background existe grâce aux écoles d'art, aux universités et à une scène critique très présente, mais c'est loin d'être le cas au Maroc. C'est pourtant un enjeu majeur. L'absence de réflexion, de regard critique et d'institutions a une incidence négative sur la capacité des artistes marocains à émerger. Or, pour confirmer à l'international, il faut faire ce travail théorique. A mon sens, l'art est une discipline qui exige des savoirs de référence.



Amy et Scoll  
dans leur atelier  
cummun de Dar  
Al Ma'mûn

**On te présente souvent comme l'ex-trader devenu mécène de l'art. C'est un résumé qui te convient ?**

Non, pas du tout. Je me suis impliqué dans le champ culturel, parce que je voulais sortir des étiquettes et des catégories qui unifient de manière trop grossière. La réalité est toujours plus complexe.

**Il paraît qu'à l'époque, tu passais tes soirées à écouter France Culture. C'est vrai ?**

Oui, c'est vrai. Mais j'étais à Genève, ça conditionne beaucoup ! (Rires) Je m'en-nuyais tellement en Suisse...

**C'est donc le service public qui t'a sauvé ?**

Oui, en quelque sorte. Je rends grâce à France Culture, parce que c'est une forme de transmission qui pourrait bien disparaître un jour. Avec la crise, les Etats délaissent de plus en plus leurs fonctions essentielles, le lien entre les générations, l'éducation et la culture. On vit un moment troublant, où les vérités que l'on nous assénait tombent les unes après les autres. Du coup, la nécessité de trouver

un nouveau modèle se confirme, un modèle où la culture peut être vue comme efficiente et où les périphéries jouent un rôle majeur.

**D'où le choix du Maroc ?**

C'est un pays qui vit une inflexion, un moment où l'on se demande quelle voie emprunter et quel choix faire. C'était important pour moi de venir dans le Sud et dans ce contexte. C'est aussi une manière de déjouer la dialectique centre-périphérie en mettant la périphérie au premier plan.

**Ta reconversion s'est surtout faite avec les livres, la littérature, les sciences humaines et la philosophie. Pourquoi avoir choisi l'art contemporain ?**

Mes lectures et mes rencontres m'ont fait prendre conscience de l'importance de l'art, de sa polysémie et de sa capacité à créer l'échange. C'est ce qui explique que Dar Al-Ma'mûn se soit concentré sur les résidences et la création.

**Tu n'as jamais pensé à ouvrir une galerie ?**

Non, à aucun moment. L'idée même d'une collection m'effraie ! Tout l'enjeu de Dar Al-Ma'mûn c'est de parvenir à démontrer

que la culture génère un bienfait, des échanges, du bien-être. De mon point de vue, on ne doit pas parler de coût mais d'investissement et de philanthropie.

**Il y a peu de chances que Dar Al-Ma'mûn accueille Richard Serra ?**

Pourquoi pas, on a longtemps pensé à faire venir Robert Morris (artiste américain, principal représentant du minimalisme, ndlr) ! La seule condition c'est que les artistes produisent ici, avec les populations locales et en interagissant avec le contexte. Le meilleur exemple, c'est celui de la pièce réalisée pour la dernière Biennale de Marrakech par Megumi Matsubara et Elin Hansdóttir, deux artistes que nous avons accueillies en résidence. Elles ont installé leur œuvre à Tassoulante et ont organisé des visites pour les gens du village. Quand les habitants ont su qu'elle avait coûté 45 000 dirhams, certains se sont mobilisés, outrés, et ont tenté de la détruire. D'autres l'ont protégée, estimant qu'elle attirait les visiteurs et que c'était une bonne chose pour le village. Ça a produit une forme d'espace public où personne n'était indifférent à l'œuvre. C'est la grande force de l'expérimental : on ne sait jamais où ça va nous mener !

**Ça rejoint la pensée de Jacques**



Amy Croft,  
vidéo,  
réalisée en  
résidence,  
été 2012

➤ **Rancière, un de vos auteurs préférés, qui évoque le passage du monde du bruit au monde de la parole...**

On ne peut pas faire fi de 40 % des gens sous prétexte qu'ils vivent en milieu rural et n'ont aucune culture en matière d'art. Il s'agissait de donner à cette population laissée pour compte une place et un rôle, qu'elle puisse juger l'œuvre et être écoutée. Rancière a magnifiquement traduit ce rapport entre le politique et l'esthétique dans deux ouvrages que nous sommes en train de traduire en arabe, *Le Partage du sensible* et *Le Spectateur émancipé*. Les habitants de Tassoultante ont aussi l'occasion d'emprunter des livres dans notre bibliothèque et de venir tous les mois assister aux rencontres que l'on organise avec le Collège international de philosophie. Récemment, il m'est arrivé de croiser un enfant qui lisait Patrick Chamoiseau !

**Vous prévoyez de démarrer la construction d'un centre d'art courant 2013. Quelle sera sa vocation ?**

La mission du centre sera orientée autour de trois axes. Il servira à exposer des artistes ayant été en résidence à Dar Al-Ma'mûn. Le Maroc et l'Afrique étant isolés du circuit des expositions itinérantes, nous sommes actuellement en discussion avec des institutions comme la Tate Modern, PSI et Parasol Unit pour accueil-

Nous sommes actuellement en discussion avec le Mathaf, Edge of Arabia, le Victoria and Albert Museum et une structure à New-York, Creative Time, pour mettre en place des résidences curatoriales centrées sur les études postcoloniales. C'est une notion en vogue, mais dont l'essentiel des programmes est basé en Occident. Le pro-

**Tout l'enjeu de Dar Al-Ma'mûn c'est de parvenir à démontrer que la culture génère un bienfait, des échanges, du bien-être.**

lir des événements d'envergure internationale. Enfin, comme nous l'avons fait avec le Palais de Tokyo lors de la dernière biennale de Marrakech, nous inviterons des centres d'art à proposer des expositions selon le principe de la carte blanche.

**#ComeTogether avec Edge of Arabia, Light from the Middle East : New Photography avec le Victoria and Albert Museum... Vous êtes régulièrement consulté pour des expositions à l'étranger. Quels sont les projets internationaux auxquels vous travaillez en ce moment ?**

jet consistera à prendre en charge pendant un an des curateurs qui travailleront en lien avec des universitaires et des chercheurs. Dans un second temps, nous mettrons en place des conférences qui rendront compte des activités du groupe. Nous travaillons également avec l'Institut national d'Histoire de l'Art à Paris à un projet de base bibliographique sur les pratiques artistiques au Maghreb et au Moyen-Orient. L'essentiel des informations dont nous disposons sur ce sujet sont très parcellaires et posent de nombreux problèmes de traduction. On est donc en plein dans notre cœur de compétence.